

Jeanne au bûcher

Le moins qu'on puisse dire, c'est que ce n'est pas gagné. La salle est archipleine et une bonne moitié est tout simplement venue pour la voir se planter, vérifier qu'elle n'avait rien à faire là, aux côtés d'un chorégraphe improbable (ce Boris Charmatz au nom impossible, trop beau pour être vrai), qu'elle aurait mieux fait d'en rester au cinéma, où après tout on l'aime plutôt bien. Ce soir, ça se sent, ça se palpe, on attend la Balibar (fille d'intello, en plus !) au tournant. Les ténors du chacun-chez-soi-et-les-« disciplines »-seront-bien-gardées affûtent leurs couteaux vipérins. Moi, j'ai tenu à ne pas lire l'inévitable petit prospectus (de ceux qui vous disent à l'avance l'itinéraire à suivre, l'image à guetter, le sens à trouver), afin surtout de ne rien attendre et de me laisser faire, sans complaisance ni méfiance...

Trop tôt adulé, trop brillant, trop imprévisible, Charmatz agace, mais vu du cinéma, loin du microcosme de la danse, j'avoue qu'il me surprend quasiment à chaque fois, qu'il désarçonne. À la fois hypercultivés et d'une brutalité toujours renouvelée, ses spectacles gardent un tranchant rare, là où les radicalités s'émeussent si vite. Et puis là, en plein cœur du Festival d'automne, un nouveau spectacle avec une actrice en vogue et un titre à faire peur (*la Danseuse malade*)... Mais en réalité, c'est elle qu'on guette, c'est la Balibar qu'on est venu tester... d'autant qu'en programmeurs habiles, c'est la Binoche et le chorégraphe Akram Khan que le Festival invite, ensuite, à entrer en piste. Déjà on compare, déjà le slogan est prêt : De quoi elles s'mêlent ? Wait and see.

Bon, ça va commencer. Ambiance lourde. Silence. Obscurité. Deux formes rampantes tentent de se décoller du sol poisseux, de s'arracher du plancher des vaches pour gagner l'air libre du plateau. Puis, sous un épais maquillage blanc, la voilà qui prend le volant d'un camion, qui se met à parler, l'ombre de Marguerite passe. Mais de quoi parle-t-elle enfin ? De longues minutes s'écoulent sans que j'arrive à identifier quoi que ce soit. N'ayant rien voulu savoir d'avance, je prends cette étrangeté presque agressive en pleine tête : d'où sort-elle ces mots-là ? Des mots d'homme, d'une langue riche et coupante... Quand sommes-nous ? et où ? Les fauteuils vengeurs commencent de claquer dans le silence vaguement sonorisé de nappes fluides, sans qu'elle ne quitte d'un millimètre la ligne du texte ni le volant du camion blanc qu'elle balade et fait peu à peu manœuvrer dans cet espace qu'elle explore en causant. Elle semble si sûre que cela nous mène quelque part que je choisis de lui faire confiance, de la suivre. Je ne suis pas certain d'avoir raison, et je comprends presque les lâcheurs irrités, mais des pistes s'ouvrent : le Japon, la danse, la boucherie, la violence de l'enfance et d'une société corsetée dans ses codes, la chair. Et puis ce visage blanc dans le rectangle livide du pare-brise, si fragile, si pauvre. Et encore ce camion aux à-coups erratiques, qui rue dans le confinement d'une scène soudain trop petite. Non, c'est décidé, je reste ! Je veux savoir où tout cela veut

en venir, jusqu'ou cela va aller trop loin.

Tout s'accélère, la stridence d'un klaxon met le feu aux poudres. Le camion durassien devient fou, la parole se déchaîne, l'image du passager clandestin à l'arrière, ballotté par la violence de ce monde, s'imprime sur le flanc du semi-remorque ; c'est Charmatz, dirait-on, dehors-dedans, qui se fait chahuter sens dessus dessous, cogné par le texte qui brûle, fracassé par le moteur emballé, malmené par le chauffeur Buto-Balibar impassible. Je ne suis pas tout à fait convaincu, mais je sens que la beauté est là, renversante, car j'ai les larmes aux yeux, car maintenant je hais ceux qui continuent de désertir la salle du haut de leur « je vous l'avais bien dit ». Je veux monter aussi dans le camion, mais l'instant est si fugace, si insaisissable, que c'est déjà trop tard ; lentement, très lentement, les choses vont s'adoucir, les deux corps se rejoindre dans l'habitacle blafard de la cabine, bouchant l'écran en cinémascope du pare-brise ; plus de mots ; étroite toujours empêchée, reportée, malhabile (« Oui, plus par là ! Non... Pas comme ça ! »). Puis, hors du camion, Jeanne va danser, un peu, pendant qu'il parle au micro, s'imposant des gages en forme de bondage cruel comme pour estropier sa parole à lui... « Il y a des corps à crever... » ; puis, c'est fini. On ne sait pas. On est un peu perdu. Je suis bien.

Voilà, si cette Danseuse malade n'est pas de la danse, mes mots ne sont pas de la critique. Je fais des films et avoue ne pas beaucoup m'en remettre aux acteurs, aux actrices et à l'interprétation en général pour dire en cinéma le monde tel qu'il va. Mais je sais aussi d'expérience que rien n'égale le don de soi d'un acteur ou d'une actrice sur une scène, et que c'est par ce cadeau-là que je peux enfin les aimer, les suivre. Je ne parle bien sûr pas de qualité de jeu, de justesse dans un rôle, tout cela ne m'intéresse guère ou si peu ; je parle de la danse de mort du théâtre dans ce qu'il peut encore avoir de dangereux, d'irréductible, d'indispensable aussi. De quoi venait donc se mêler Jeanne Balibar ? Eh bien de cela justement... Et qu'on ne vienne pas me dire que c'est bon pour une carrière, j'étais là et j'ai vu les risques inouïs qu'elle a pris, quand rien ne l'y obligeait que l'envie de se perdre en terre inconnue et de chercher avec nous, dans la boue collante, la beauté qui traîne. Maintenant, je sais que ce texte tout d'étrangeté et de braise est du Japonais Tatsumi Hijikata, qu'il parle du Japon d'avant Hiroshima et de l'invention du butô sous influence dada, mais peu importe ! Je ne regrette nullement de ne m'être pas renseigné, d'avoir tout pris sans paquet-cadeau. Cela m'a permis de vérifier la puissance folle d'un corps d'actrice face à un public, une actrice qui n'a pas froid aux yeux, qui n'a pas peur. Je le savais sans doute, grâce à Bulle Ogier dans Schnitzler, grâce à Isabelle Huppert chez Bob Wilson, mais il y a longtemps que les comédiennes du moment ne me l'avaient rappelé. Alors, désormais, Jeanne, vous pouvez faire ce que vous voulez, danser, chanter, être filmée, je vous suivrai aveuglément, forcément.

Vincent Dieutre